

# Vérités de l'histoire et vérité du moi

Hommage à Jean Garapon

Études réunies et présentées  
par Christian Zonza



HONORÉ CHAMPION  
PARIS

© 2016. Éditions Champion, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## **“ ... AUJOURDHUY LES FRANÇOIS ONT SAUVÉ L’EMPIRE... ”**

### **LE TÉMOIGNAGE DES MÉMORIALISTES DE LA CAMPAGNE DE HONGRIE EN 1664**

Le commandement des unités militaires internationales doit de nos jours faire face à un défi considérable pendant les interventions militaires dans le cadre des organismes internationaux tels l’ONU, l’OTAN ou l’Union Européenne, en raison d’un système de rapports sociaux, nationaux et religieux relativement complexe. Le passé présente sur cet aspect souvent négligé par les historiens des exemples mémorables et les sources historiques ne manquent pas d’intérêt. La bataille de Saint Gothard<sup>1</sup>, le premier août 1664, souvent mentionnée comme un exemple de la solidarité européenne à l’époque moderne mérite l’attention des chercheurs à plusieurs égards. D’une part, elle se déroula à une époque où les armées et la guerre subirent des changements considérables. Le concept de la « révolution militaire » en Europe englobe bien ces changements dont les résultats furent testés d’une manière spectaculaire sur une puissance qui ne semblait pas adopter alors les mêmes transformations. D’autre part, il s’agissait d’un moment historique où les intérêts des puissances européennes les plus importantes s’accordaient sur la position à adopter face au péril turc. La politique étrangère pacifique du jeune Louis XIV favorisait cette alliance chrétienne<sup>2</sup>.

L’impact de la « révolution militaire » était beaucoup plus complexe. En général, les effectifs des armées se multiplièrent et les mercenaires étrangers rendirent forcément les grandes armées internationales. Le phénomène fut général au cours de la guerre de Trente ans où les grands chefs de guerre, comme le comte Wallenstein, enrôlaient massivement – sans distinction d’origine, de religion ou de langues – des mercenaires dans les rangs des armées belligérantes. Comme l’a bien montré Olivier Chaline dans son ouvrage sur la bataille de la Montagne Blanche, les historiographies

---

<sup>1</sup> Aujourd’hui Szentgotthárd en Hongrie. Cf. Ferenc Tóth, *Saint-Gothard 1664, Une bataille européenne*. Panazol (E. Lavauzelle), 2007.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet le texte de la communication de M. Lucien Bély : « Les fondements de la politique étrangère de la France au temps de la bataille de Saint Gothard », dans Zágordhidi Czigány Balázs, *Szentgotthárd-Vasvár 1664*, dir. Ferenc Toth Szentgotthárd, 2004, p. 84-100.

nationales ont rétrospectivement sacrifié les faits historiques en créant des mythes nationaux tout en ignorant le caractère international des armées<sup>3</sup>.

Néanmoins, les sources historiques ne cachent pas ces vérités. Dans la plupart des relations de la bataille de Saint-Gothard, la question des différentes composantes nationales de l'armée chrétienne apparaît nettement. L'exemple le plus connu est certainement la lettre du premier août du comte de Coligny-Saligny annonçant la victoire à Le Tellier :

Nous avons aujourd'hui pû voir deux choses fort opposées, la valeur des François, et la poltronnerie des ces troupes cy, aujourd'hui les François ont sauvé l'Empire, et se sont sauvez aussy eux mesme, car la boucherie que Bajazet fit faire de la noblesse qui s'étoit croisée avec le Duc de Nevers n'eust rien esté au prise de celle que je vous parle, si les François n'avoient regagné le poste que les Turcz avoient ocupé<sup>4</sup>.

Il s'agit là d'un tournant dans l'histoire de l'Europe centrale, puisque c'était la première victoire des armées chrétiennes sur les forces ottomanes à l'époque moderne qui ouvrit plus tard une série de guerres vers la reconquête hongroise. L'événement mérite d'autant plus notre attention que les troupes impériales combattirent ensemble avec un contingent français de 6000 hommes envoyé par Louis XIV, ennemi implacable des Habsbourg quelques années plus tard. Les événements de 1664 en Hongrie sont immortalisés dans les mémoires de plusieurs personnages célèbres de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans nos investigations, nous avons limité nos recherches sur les sources les plus importantes, et nous nous sommes intéressé tout particulièrement aux mémoires de Raimondo Montecuccoli<sup>5</sup>, le chef suprême des armées impériales, et à ceux du comte de Coligny-Saligny<sup>6</sup>, chef du contingent français, pour analyser la vision qu'ils pouvaient avoir du commandement. Nous avons également confronté cette vision à une relation de l'abbé Le Maistre qui y participa et qui nous en donna un point de vue personnel et à celle d'Evliya Celebi, illustre voyageur et chroniqueur

---

<sup>3</sup> Voir à ce sujet Olivier Chaline, *La bataille de la Montagne Blanche, Un mystique chez les guerriers*, éd. Noésis, Paris, 1999.

<sup>4</sup> SHD (Service Historique de la Défense, Vincennes), série A1-190 A1-190 *Recueil des lettres écrites à M. Le Tellier et de Louvois, sur le secours de troupes que le Roy a envoyé en Hongrie, pour l'Empereur contre les Turcz, en l'année mil six cens soixante quatre. Seconde volume* fol. 176v°.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet Jean Garapon, « Les Mémoires de Coligny-Saligny, ou le dilemme d'un aristocrate du XVII<sup>e</sup> siècle » (conférence lue à l'Université François Rabelais de Tours en mai 2012, à paraître).

<sup>6</sup> Voir à ce sujet Ferenc Tóth, « Les Mémoires de Montecuccoli », *Cahiers Saint-Simon*, n° 40, 2012, p. 69-79..

ottoman, également très enrichissante car elle montrait le point de vue de l'adversaire sur la coopération des troupes.

Le commandement d'une grande armée composée de différentes nationalités présentait un certain nombre d'inconvénients et de difficultés, dont principalement celle de la communication. À cette époque, on utilisait souvent une sorte de *lingua franca* militaire dans l'armée impériale. À côté de l'allemand, de l'italien, du français, voire de l'espagnol, le latin fut également une langue de commandement dans les unités hongroises<sup>7</sup>. Comme les troupes furent réunies peu de temps avant la rencontre avec les Turcs, les problèmes linguistiques devaient être considérables au niveau des coopérations entre unités de différentes nationalités. En ce qui concerne la communication entre Montecuccoli et le corps français, nous savons que le chef d'armée employa des envoyés francophones pour assurer une plus rapide transmission des ordres. Il se souvint des services d'un de ces intermédiaires à un moment décisif des opérations dans son ouvrage relatant l'histoire de la bataille :

Cependant le Visir ne cessoit point de faire passer des troupes sur notre bord : ainsi voyant que toutes les forces des Turcs se réunissaient en cet endroit, & que l'inégalité des nôtres nous mettoit hors d'état de leur résister, j'envoyai en diligence le Marquis de Machau à M. de Coligni, Général des François, lui dire le moment était venu de nous secourir, suivant que nous en étions convenus, & que je l'en priois très-instamment. Il fit quelque difficulté, cependant il envoya deux bataillons d'environ mille hommes, & quatre escadrons, faisant au tour de 600 chevaux, les premiers commandés par la Feuillade & les autres par Beauvezé, qui s'étant présentés à mes ordres, & les ayant reçus de vive voix, les exécuterent avec beaucoup de valeur<sup>8</sup>.

Hormis les différences linguistiques, il faut également prendre en considération une autre forme de mésintelligence, surtout fondée sur la méfiance entre les chefs de corps. Les difficultés de Coligny s'expliquent certainement par ce phénomène d'incompréhension. Dans ses mémoires, Coligny ne cacha pas son mécontentement concernant la disposition des corps et accusa le grand militaire italien de protéger son armée au détriment des autres troupes :

---

<sup>7</sup> Olivier Chaline, *La bataille de la Montagne Blanche. Un mystique chez les guerriers*, op. cit., p. 55.

<sup>8</sup> *Mémoires de Montecuculi, généralissime des troupes de l'empereur*. Paris, 1740, p. 478-479.

Les François faisoient l'aîle gauche de l'armée, et j'avois esté chargé, par Montécuculli, de garder la ville et le cloistre de Saint-Godart, qui ne valent rien, et un grand espace de païs, jusques aux troupes de l'armée de l'alliance ; l'armée de l'empire estoit au milieu et devoit deffendre ce poste que les Turcs attaquèrent, derrière lequel il y avoit un petit village, d'environ trente maisons, nommé Grostorff, qui estoit séparé d'une rue qui alloit à la rivière et y faisoit un grand gué, dont les bords estoient fort abattus. L'armée de l'Empereur, qui estoit à la droite, devoit conserver un assez grand pays, mais où il y avoit fort peu de passages ; il y avoit même un grand ruisseau, qui séparoit l'armée de l'Empereur d'avec celle de l'empire et des alliés, ce qui faisoit qu'encore que ces deux dernières eussent esté taillées en pièces, celle de l'Empereur se pouvoit retirer sans grand danger et se mettre en sûreté. Les gens déliés et spéculatifs ont jugé que, le jour de ce grand combat, Montécuculli se conduisit en homme qui vouloit conserver son armée, et ne se soucioit pas trop des autres<sup>9</sup>.

Coligny et Montecuccoli voyaient différemment les raisons de la disposition des corps d'armée. Ce dernier s'expliqua en expert militaire :

Cette distribution étoit conforme à la raison de guerre, & elle est confirmée par l'usage des Hollandois & des Espagnols, qui séparent les nations dans l'ordre de bataille, afin qu'une louable émulation rallume leur courage, & les excite à s'entre surpasser : C'est peut-être ce que l'Empire eut en vûe, quand il demanda, en accordant des troupes, que chaque corps agît à part. Cela vint bien à propos dans cette occasion, où l'on mit sur les aîles les vieilles troupes de l'Empereur & de la France, parce que c'est par-là que commence d'ordinaire la perte ou le gain des batailles, & celles de l'Empire, qui étoient des troupes ramassées, furent mises au centre, où il y a moins à craindre<sup>10</sup>.

Mettre les vieilles troupes sur les ailes fut un choix raisonnable qui fut confirmé également par les événements. Néanmoins, le comte de Coligny reprocha à plusieurs reprises au généralissime d'avoir sacrifié les Français, mais finalement approuva sa décision :

Dans cette pressante nécessité, il fut résolu unanimement de faire un dernier effort, et de périr ou de chasser les ennemis ; en effet, il n'y avoit point d'autre ressource que celle-là, l'armée de l'empire estoit en fuite, la plupart des soldats espouvantés, point d'espérance de retraite contre une armée, où il y avoit plus de cinquante mille chevaux. Il fallut donc que les François se

---

<sup>9</sup> *Mémoires du comte de Coligny-Saligny*. Paris, 1841, p. 93-94.

<sup>10</sup> *Mémoires de Montecuculi [...]*, *op. cit.*, p. 474-475.

sacrifiassent pour le salut de tous, aussi bien ne pouvoient-ils éviter de se trouver enveloppés dans la perte commune. Je mis mes troupes en bataille, pour aller aux ennemis<sup>11</sup>.

Un peu plus loin, Coligny accuse même Montecucculi d'avoir joué un rôle malveillant à l'égard des Français à qui il attribue la victoire de la bataille :

D'autre part, ce vieux renard de Montécuculli eut bien voulu, sans préjudice des intérêts de son Maistre, que les troupes de France eussent reçu quelque grand échec, principalement après le combat, où elles acquirent une très grande gloire, et donnèrent une grande jalousie à l'Empereur et à ses troupes, lequel Empereur eut une très forte joye de se voir délivré de nous par les ordres que le Roy nous envoya de retourner en France<sup>12</sup>.

Notons ici que Coligny utilisa souvent un double langage, car en évoquant les pertes il parlait plutôt de celles de l'armée chrétienne, mais il souligna toujours la victoire des armes françaises. Hormis la tradition des croisades et mis à part l'opposition franco-impériale, le chef du contingent français se révèle avant tout un patriote français et un champion de la solidarité chrétienne.

Voyons maintenant l'opinion d'un ecclésiastique, l'abbé Charles Le Maistre qui accompagnait le duc de Brissac pendant la campagne de Hongrie. En racontant les événements de la bataille, il ne pouvait s'empêcher de porter un regard très critique et acerbe sur la préparation et le commandement de la campagne. Il se plaignit particulièrement du ravitaillement en munition et en vivres. Il employa des mots très sévères pour décrire la conduite des Impériaux :

C'est ici que je ne puis pas me dispenser de faire remarquer le mauvais ordre qu'il y avoit dans l'armée chrétienne, que l'Empereur ou ses ministres laissèrent dans un besoin de toutes choses. Il sembloit que ces gens fussent d'intelligence avec les Turcs pour nous faire périr, tant toutes choses estoient mal ordonnées<sup>13</sup>.

---

<sup>11</sup> *Mémoires du comte de Coligny[...], op. cit.*, p. 97-98.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>13</sup> Charles Le Maistre, *Voyage en Allemagne, Hongrie et Italie 1664-1665*, Paris, éd. L'insulaire, 2003, p. 158.

En ce qui concerne la bataille, il souligna également le rôle décisif joué par les Français auquel il opposa la lâcheté des Allemands. En décrivant le combat détruisant la tête de pont turque, il en attribua entièrement la gloire aux Français<sup>14</sup>. Il montra également de l'indignation à l'égard des tortures et cruautés commises par les Allemands sur les prisonniers turcs, dont certains furent même écorchés vifs après le combat dans le village de Nagyfalú (Mogersdorf). À la fin de la bataille, il résuma ainsi ses sentiments sur ce sujet :

Les Allemands, quoy que fort envieux de la gloire des François, lesquels avoient déjà battu les Turcs au pont de Kermen, ne purent pas s'empescher de publier la grande action qu'ils venoient de faire dans ce dernier combat. Le généralissime Montecuccully vint luy-même à la teste de nos régimens, remercier M. de Coligny nostre général, les mareschaux de camp, officiers et soldats, disant tout haut qu'ils avoient, ce jour-là, sauvé l'Empire<sup>15</sup>.

Enfin, le regard de l'ennemi est non moins intéressant, comme le prouve le témoignage, extrêmement précieux, d'Evliyâ Tchélébi. Dans sa description, il comparait l'armée chrétienne à un troupeau de porcs. En détaillant les différentes forces ennemies, il distingua les différentes nationalités :

A gauche, apparurent les soldats français tous vêtus de rouge, comme s'ils étaient trempés dans du sang. En plus de vêtements rouges, ils portaient des velours verts et arboraient des drapeaux blancs. [...] Suivirent ensuite les cavaliers des familles de Zrini, de Bekan, de Nedar, de Keyan, les Slovènes et les soldats de Mekemurya. Bref, les soldats de sept duchés paradèrent et se placèrent sur la rive droite de la Rába. [...] Ensuite, les quarante à cinquante mille fantassins autrichiens passèrent en groupe avec leurs canons de gros calibre derrière les ministres, Zuza et Mantikukole, et leurs commandants. Puis apparurent les soldats du roi des Tchèques et l'armée du Royaume de la Fille [...] <sup>16</sup>.

Au cours du combat, il voyait avec surprise les volontaires français, ces « jeunes filles » aux cheveux frisés et sans barbe et sans moustaches combattre comme des lions. Il récita en français dans son récit leur mot prononcé dans le moment décisif de la bataille : « bien, bien...<sup>17</sup> ».

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 165-166.

<sup>16</sup> Evliyâ Tchélébi, *La Guerre des Turcs*, éd. de Faruk Bilici, Arles, Actes Sud-Sindbad, coll. Bibliothèque turque, 2000, p. 140-141.

<sup>17</sup> Dominique Kosáry, « Français en Hongrie 1664 », *Revue d'histoire comparée*, Paris, 1946, p. 42.

L'ordre de bataille de Montecuccoli a été analysé un siècle plus tard par le comte Turpin de Crissé, qui compara l'ordre de bataille du généralissime aux dispositions des troupes de Frédéric II en 1760. Outre ce parallélisme frappant, le penseur militaire français donne raison au généralissime en soulignant l'importance de la place des différentes nations :

L'ordre de Montécuculi pour la bataille de St. Gothard, fut à-peu-près aussi concis que celui du Roi de Prusse ; il étoit relatif aux troupes que l'on avoit à combattre, & aux différentes espèces de Nations qui composoient son armée. Ce Général se couvrit de gloire, ainsi que toutes ses troupes ; & elle fut d'autant mieux acquise, que Montécuculi n'eut pas seulement à vaincre l'ennemi, mais qu'il lui fallut encore surmonter la mésintelligence des principaux Officiers généraux, l'ignorance des uns, l'insubordination des autres, & le découragement des troupes en général, occasionné par des fatigues continuelles, quoiqu'indispensables, & encore plus par le manque de subsistances. Les réflexions que fait ce grand Général sur la disposition qu'il fit de ses troupes, sont judicieuses et relatives au terrain, à la position de l'armée, aux armes en usage de son tems, à l'espece de troupes qu'il commandoit, qui étoient de plusieurs Nations, à l'ennemi qu'il avoit à combattre, & à la foiblesse de l'armée Impériale, qui pouvoit être facilement enveloppée par celle du Turc, s'il parvenoit jamais à passer le Raab<sup>18</sup>.

Un autre penseur du XVIII<sup>e</sup> siècle, Guy-Auguste de Rohan-Chabot, souligna également, dans son *Abrégé des Commentaires de M. de Folard sur l'Histoire de Polybe*, que Montécuccoli « employa tout ce que l'art a de plus admirable & de plus instructif, pour se porter sur le Raab, & en disputer le passage par une marche & une distribution de troupes qui méritent d'être lûes. On les trouve dans ses mémoires<sup>19</sup> ».

Au lendemain de la victoire de Saint-Gothard, les tensions ne cessèrent de monter entre les chefs alliés. La source des problèmes résidait alors dans les difficultés logistiques et en particulier dans le manque de ravitaillement. Dans sa lettre du 14 août 1664 écrite dans la ville de Szombathely<sup>20</sup>, Coligny se plaignit ainsi à Montecuccoli de l'état de ses troupes :

---

<sup>18</sup> *Mémoires de Montecuculi, généralissime des Armées, et Grand-Maître de l'Artillerie de l'Empereur avec les Commentaires de Monsieur le Comte Turpin De Crissé, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Inspecteur Général de Cavalerie & de Dragons, des Académies Royales des Sciences & Belles-Lettres de Berlin & de Nancy, Arkstée & Merkus, Amsterdam et à Leipzig, 1770, t. III, p. 485.*

<sup>19</sup> Guy-Auguste de Rohan-Chabot, *Abrégé des Commentaires de M. de Folard sur l'Histoire de Polybe*, t. II, Paris, 1754, p. 425.

<sup>20</sup> Sabaria en latin dans la lettre de Coligny qui fait référence au lieu de naissance de Saint Martin de Tours.



[...] il tombe tous les jours tant de soldats malades qu'il est impossible de vous pouvoir dire positivement ce qu'on peut avoir parce qu'a tous moments il nous tombe des malades et depuis hier au soir il y a plus de deux cents malades dans la cavallerie et dans l'infanterie de sorte que si Votre Excellence n'a la bonté de mettre les troupes en quelque lieu ou elles puissent demeurer sept ou huit jours en repos et ou elles se puissent remettre il y a aparance que tous nos officiers et soldats tomberont malades et les malades qui le sont deja ne gueriront pas<sup>21</sup>.

Le désaccord entre les Français et Impériaux se renforça après la publication du contenu du traité de paix signé le 10 août 1664 à Vasvár qui choqua les participants français de la bataille et dérouta l'opinion publique en Hongrie. Comme écrivit le comte de Coligny dans une lettre ultérieure à Bussy-Rabutin : « Nous avons été si sots que nous avons fait la paix d'Hongrie... ». D'après le journal de Montecuccoli, dès le 14 août, les Français et les Hongrois commencèrent à critiquer vivement la politique impériale<sup>22</sup>. Il en résulta par la suite une coopération active entre les Mécontents hongrois et la Cour de Versailles qui fonctionna avec des ruptures jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Après avoir pris en considération ces quelques exemples, l'armée coalisée chrétienne nous apparaît sous les couleurs différentes des nations qui la composaient. Montecuccoli avait un grand problème à résoudre en faisant la répartition des différentes forces. Finalement, le renforcement des ailes et le mélange des différents corps ont montré le succès de cette répartition. Cela était à la fois approuvé et critiqué par les participants français. Les problèmes les plus graves étaient de nature différente : problèmes de ravitaillement, problèmes de communication et difficultés de logistique rendaient le commandement particulièrement difficile. La composition internationale apportait une autre possibilité bien exploitée par Montecuccoli : l'esprit de compétition entre les différentes nations... La bravoure militaire apparaît comme un trait caractéristique national, tandis que jalousie et cruauté (assassinat et torture des prisonniers par exemple) provoquent des tensions entre les différentes nations que le témoignage des

---

<sup>21</sup> Österreichische Staatsarchiv, Kriegsarchiv (Vienne, Autriche) Alte Feldakten 1664 – Karton 163 (Türkenkrieg VIII) fol. 713-714.

<sup>22</sup> « *Stein am Anger 14 agosto 1664*

*I° Miniferisce l'abate F. Martino / : e prima l'aveva detto Nadasti :/ che li Francesi spargono fra gli Ungheri che essi Francesi sono i difensori dell'Ungheria ; che gli Alemanni cercano di oppimerli, e che non combattono bene ; che gli Alemanni vivono sul paese ; ma che, Francesi spendono del loro ; et che senza dispendio della patria possono sempre gli Ungheri esser difesi dalla Francia. » Österreichische Staatsarchiv, Kriegsarchiv Alte Feldakten 1664 – Karton 156 (Türkenkrieg, Journales und Memoires) n° 149.*

mémorialistes de l'époque nous rapporte sous les couleurs les plus vives. Néanmoins, ces différents esprits et intérêts nationaux belliqueux mis au service d'un sage commandement étaient capables d'arrêter le danger sur les bords de Rába. Et cela fut le résultat le plus mémorable de cette bataille...

Ferenc TÓTH  
Académie Hongroise des Sciences  
Centre de recherches en sciences humaines

Si le rôle dévolu à l'histoire est de dire le vrai, qu'en est-il lorsque le véhicule de cette histoire est un récit factuel à la première personne ou un support fictionnel ? Telle semble être la question principale sous laquelle peuvent se ranger les trente-neuf études qui viennent ainsi rendre hommage à Jean Garapon, spécialiste de Mademoiselle de Montpensier et des mémorialistes. Par-delà la diversité des genres étudiés – mémoires, lettres, récits viatiques, essais, traductions, théâtre, roman, nouvelle et poésie – se dessine l'idée d'une porosité des frontières, riche de sens, entre la fiction et l'histoire. La littérarité se met au service d'un discours de vérité, pour lui donner toute son efficacité. Le flou générique qui en résulte dit bien les difficultés d'un moi en quête d'identité et la difficulté des êtres réels ou de fiction à s'insérer dans l'histoire. Qu'il soit prisonnier des événements ou au contraire libéré des contraintes historiques, qu'il cherche l'altérité pour mieux se dire et s'élever vers une image idéale, le sujet tente d'exister et la question se pose de façon encore plus cruciale pour les femmes, largement représentées dans cet ouvrage. On les voit, épouses et mères, reines et princesses, cherchant, dans la vérité de l'écriture factuelle ou dans l'action fictionnelle, un peu du pouvoir que l'histoire leur a ôté.